

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

Cours familial de littérature [Document électronique] : un entretien par mois.  
Tome septième / par M. A. de Lamartine

## XLE ENTRETEN

p233

Littérature villageoise.

Apparition d' un poème épique en Provence.

Chapitre i.

Je vais vous raconter aujourd' hui une bonne  
nouvelle ! Un grand poète épique est né.

La nature occidentale n' en fait plus, mais la  
nature méridionale en fait toujours : il y a une  
vertu dans le soleil.

p234

Un vrai poète homérique en ce temps-ci ; un  
poète né, comme les hommes de Deucalion,  
d' un caillou de la *Crau* ; un poète primitif  
dans notre âge de décadence ; un poète grec  
à Avignon ; un poète qui crée une langue d' un  
idiome comme Pétrarque a créé l' italien ; un  
poète qui d' un patois vulgaire fait un langage  
classique d' images et d' harmonie ravissant  
l' imagination et l' oreille ; un poète qui joue  
sur la *guimbarde* de son village des symphonies  
de Mozart et de Beethoven ; un poète  
de vingt-cinq ans qui, du premier jet, laisse  
couler de sa veine, à flots purs et mélodieux,  
une épopée agreste où les scènes descriptives  
de l' *odyssée* d' Homère et les scènes  
innocemment passionnées du *Daphnis et Chloé* de  
Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses  
du christianisme, sont chantées avec la grâce de  
Longus et avec la majestueuse simplicité de

l'aveugle de Chio, est-ce là un miracle ? Eh bien !  
Ce miracle est dans ma main ; que dis-je ? Il est  
déjà dans ma mémoire, il sera bientôt sur les  
lèvres de toute la Provence. J' ai reçu le volume  
il y a deux jours, et les pages en sont aussi  
froissées par mes doigts, avides de fermer et de  
rouvrir le volume, que les blonds cheveux d' un

p235

enfant sont froissés par la main d' une mère,  
qui ne se lasse pas de passer et de repasser ses  
doigts dans les boucles pour en palper le  
soyeux duvet et pour les voir dorés au rayon  
du soleil.

Or voici comment j' eus, par hasard, connaissance  
de la bonne nouvelle.

Chapitre ii.

Adolphe Dumas, non pas le Dumas encyclopédique  
dont chaque pas fait retentir la terre  
de bruit sous son pied ; non pas le jeune Dumas  
son fils, silencieux et méditatif, qui se recueille  
autant que son père se répand, et qui ne sort,  
après trois cent soixante-cinq jours, de son  
repos, qu' avec un chef-d' oeuvre de nouveauté,  
d' invention et de goût dans la main ; mais le  
Dumas poétique, le Dumas prophétique, le  
Dumas de la Durance, celui qui jette de temps  
en temps des cris d' aigle sur les rochers de  
Provence, comme Isaïe en jetait aux flots du  
Jourdain, sur les rochers du Carmel, Adolphe  
Dumas enfin, que je respecte à cause de son

p236

éternelle inspiration, et que j' aime à cause de  
sa rigoureuse sincérité, vint un soir du printemps  
dernier frapper à la porte de ma retraite,  
dans un coin de Paris.

Sa tête hébraïque fumait plus qu' à l' ordinaire  
de ce feu d' enthousiasme qui s' évapore  
perpétuellement du foyer sacré de son front.

" qu' avez-vous ? " lui dis-je. -ce que j' ai ?

Répondit-il ; j' ai un secret, un secret qui sera  
bientôt un prodige. Un enfant de mon pays, un  
jeune homme qui boit comme moi les eaux de  
la Durance et du Rhône, est ici, chez moi, en  
ce moment. Depuis huit jours qu' il a pris gîte  
sous mon humble toit, il m' a enivré de poésie

natale, mais tellement enivré que j' en trébuche  
en marchant, comme un buveur,  
et que j' ai senti le besoin de décharger mon  
coeur avec vous. Ce jeune homme repart demain  
soir pour son champ d' oliviers, à Maillane,  
village des environs d' Avignon. Avant de partir  
il désire vous voir, parce que la Saône se  
jette dans le Rhône, et qu' il a reconnu, en  
buvant dans le creux de sa main l' eau de nos  
grands fleuves, quelques-unes des gouttes que  
vous avez laissées tomber de votre coupe dans  
votre Saône.

p237

" bien, lui dis-je ; amenez-le demain à la  
fin du jour ; je lui souhaiterai bon voyage  
au pays de Pétrarque, de l' amour et de la  
gloire, maintenant que les vers, l' amour et la  
gloire sont devenus une pincée de cendre trempée  
d' eau amère entre mes doigts. "  
merci, dit-il ; et il me serra la main dans  
sa main nerveuse, qui tremble, qui étreint et  
qui brise les doigts de ses amis comme une  
serre d' aigle concasse et broie les barreaux de  
sa cage.

Chapitre iii.

Le lendemain, au soleil couchant, je vis entrer  
Adolphe Dumas, suivi d' un beau et modeste  
jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme  
l' amant de Laure, quand il brossait sa tunique  
noire et qu' il peignait sa  
lisse chevelure dans les rues d' Avignon. C' était  
Frédéric Mistral, le jeune poète villageois  
destiné à devenir, comme *Burns*, le laboureur  
écossais, l' Homère de Provence.

p238

Sa physionomie, simple, modeste et douce,  
n' avait rien de cette tension orgueilleuse des  
traits ou de cette évaporation des yeux qui  
caractérise trop souvent ces hommes de vanité,  
plus que de génie, qu' on appelle les poètes  
populaires : ce que la nature a donné, on le  
possède sans prétention et sans jactance. Le  
jeune provençal était à l' aise dans son talent  
comme dans ses habits ; rien ne le gênait, parce  
qu' il ne cherchait ni à s' enfler, ni à s' élever plus

haut que nature. La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne aux bergers, comme aux rois, la même dignité et la même grâce d' attitude ou d' accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité ; il plaisait, il intéressait, il émouvait ; on sentait dans sa mâle beauté le fils d' une de ces belles arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi.

Mistral s' assit sans façon à ma table d' acajou de Paris, selon les lois de l' hospitalité antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son *mas de Maillane* . Le dîner fut sobre, l' entretien à coeur ouvert, la soirée courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et

p239

au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de *Mireille* . Le jeune homme nous récita quelques vers, dans ce doux et nerveux idiome provençal qui rappelle tantôt l' accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l' âpreté toscane. Mon habitude des patois latins parlés uniquement par moi jusqu' à l' âge de douze ans, dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. C' étaient quelques vers lyriques ; ils me plurent, mais sans m' enivrer : le génie du jeune homme n' était pas là ; le cadre était trop étroit pour son âme ; il lui fallait, comme à Jasmin, cet autre chanteur sans langue, son épopée pour se répandre. Il retournait dans son village pour y recueillir, auprès de sa mère et à côté de ses troupeaux, ses dernières inspirations. Il me promit de m' envoyer un des premiers exemplaires de son poème ; il sortit.

Chapitre IV.

Quand il fut dans la rue, je demandai à Adolphe Dumas quelques détails sur ce jeune

p240

homme ; Dumas pouvait d' autant mieux les donner qu' il est lui-même un enfant d' *Eyragues* (Eyragues est un village à deux pas de Maillane, patrie de Frédéric Mistral). Mais Dumas est un déserteur de la langue de ses

pères, qui a préféré l'idiome châtré et léché de la Seine à l'idiome sauvage et libre du Rhône. Il en a des remords cuisants dans le coeur, et il pleure quand il entend un écho provençal à travers les oliviers de son hameau. Cet enfant, me dit-il, est né à Maillane, village situé à trois lieues d'Avignon, entre le lit de la Durance, ce torrent de Provence, et la chaîne de montagnes qu'on appelle les Alpines ; la grande route romaine qui menait à Arles courait au pied des Alpines et traversait Maillane. Cette vallée est d'un aspect à la fois grec et romain ; c'est un cirque comme celui d'Arles, dont les monticules dégradés des Alpines sont les gradins. Le ciel azuré du Midi est coupé crûment par ces rochers ; ce firmament a ces tristesses splendides qui sont le caractère de la Sabine ou des Abruzzes. Cet horizon trempe les hommes dans la lumière et dans la rêverie. L'inspiration plane comme les aigles au-dessus des rochers dans le ciel.

p241

La maison paternelle de ce jeune homme, maison de paysan riche, entourée d'étables pleines, de vignes, de figuiers, d'oliviers, de champs de courges et de maïs, est adossée au village, et regarde par ses fenêtres basses les grises montagnes des Alpines, où paissent ses chèvres et ses moutons. Son père, comme tous les riches cultivateurs de campagne qui rêvent follement pour leur fils une condition supérieure, selon leur vanité, à la vie rurale, fit étudier son fils à Aix et à Avignon pour en faire un avocat de village. C'était une idée fausse, quoique paternelle ; heureusement la providence la trompa : le jeune homme étudiait le grec, le latin, le grimoire de jurisprudence par obéissance ; mais la veste de velours du paysan provençal et ses guêtres de cuir tanné lui paraissaient aussi nobles que la toge râpée du trafiquant de paroles, et, de plus, le souvenir mordant de sa jeune mère, qui l'adorait et qui pleurait son absence, le rappelait sans cesse à ses oliviers de Maillane. Son père mourut avant l'âge ; le jeune homme se hâta de revenir à la maison pour aider sa mère et son frère à gouverner les étables, à faire les huiles et à cultiver les champs.

Il se hâta aussi d'oublier les langues savantes  
 et importunes dont on avait obsédé sa mémoire  
 et la chicane dont on avait sophistiqué  
 son esprit. Comme un jeune olivier sauvage  
 dont les enfants ont barbouillé en passant le  
 tronc d'ocre et de chaux, Mistral rejeta cette  
 mauvaise écorce ; il reprit sa teinte naturelle,  
 et il éclata dans son tronc et dans ses branches  
 de toute sa sève et de toute sa liberté, en pleine  
 terre, en plein soleil, en pleine nature. Il se  
 sentait poète sans savoir ce que c'était que la  
 poésie ; il avait une langue harmonieuse sur les  
 lèvres sans savoir si c'était un patois ; cette  
 langue de sa mère était, à son gré, la plus  
 délicieuse, car c'était celle où il avait été béni,  
 bercé, aimé, caressé par cette mère. Il avait le  
 loisir du poète dans les longues soirées de l'étable,  
 après les boeufs rattachés à la crèche ou sous  
 l'ombre des maigres buissons de chênes verts,  
 en gardant de l'oeil les taureaux et les chèvres ;  
 il était de plus encouragé à chanter je ne sais  
 quoi, dans cette langue adorée de Provence, par  
 quelques amis plus lettrés que lui, qui l'avaient  
 connu et pressenti à Aix ou à Avignon pendant  
 ses études, et qui venaient quelquefois le visiter  
 chez sa mère pendant la vendange des raisins

ou des olives. De ce nombre était Romanille,  
 d'Avignon, poète provençal d'un haut  
 atticisme dans sa langue ; de ce nombre aussi  
 était Adolphe Dumas, qui était né dans les  
 ruines d'un couvent de chartreux, sous un rocher  
 de la Durance, et qui en avait respiré l'ascétisme  
 d'anachorète chrétien du temps de saint  
 Jérôme.

" la mère de Mistral, me racontait hier Adolphe  
 Dumas, nous servait à table, son fils et moi,  
 debout, comme c'est la coutume des riches matrones  
 de Provence en présence de leurs maris  
 et de leurs fils. Je vois encore d'ici ses belles  
 longues mains blanches, sortant d'une manche de  
 toile fine retroussée jusqu'aux coudes, pour nous  
 tendre les mets qu'elle avait elle-même préparés  
 ou pour remplacer les cruches de vin  
 quand elles étaient vides.

-asseyez-vous donc avec nous, Madame Mistral,  
 lui disais-je, tout honteux d'être  
 servi par cette belle veuve arlésienne, semblable

à une reine de la bible ou de l'odyssée.  
" oh ! Non, monsieur, répondait-elle en rougissant,  
ce n'est pas la coutume à Maillane ;  
nous savons que nous sommes les femmes de  
nos maris et les mères de nos fils, mais aussi

p244

les servantes de la maison. Ne prenez pas  
garde ! "  
et elle s'en allait modestement manger  
debout un morceau de pain et d'agneau sur  
le coin du dressoir, où brillaient, comme de  
l'acier fin, ses grands plats d'étain, polis  
chaque samedi par ses servantes.  
Cette mère vit encore ; elle n'a que quelques  
rars cheveux blancs comme une frange  
de fil de la vierge rapportée du verger sous  
sa coiffe ; elle n'aspire qu'à trouver bientôt  
une Rébecca au puits pour son cher enfant.  
Voilà toute l'histoire du jeune villageois de  
Maillane ; cette histoire était nécessaire pour  
comprendre son poème. Son poème, c'est lui,  
c'est son pays, c'est la Provence aride et  
rocheuse, c'est le Rhône jaune, c'est la Durance  
bleue, c'est cette plaine basse, moitié cailloux,  
moitié fange, qui surmonte à peine de quelques  
pouces de glaise et de quelques arbres aquatiques  
les sept embouchures marécageuses  
par lesquelles le Rhône, frère du Danube,  
serpente, troublé et silencieux, vers la mer,  
comme un reptile dont les écailles se sont  
recouvertes de boue en traversant un marais ;  
c'est son soleil d'une splendeur d'étain calcinant

p245

les herbes de la Camargue ; ce sont ses  
grands troupeaux de chevaux sauvages et de  
boeufs maigres, dont les têtes curieuses apparaissent  
au-dessus des roseaux du fleuve, et  
dont les mugissements et les hennissements de  
chaleur interrompent seuls les mornes silences  
de l'été. C'est ce pays qui a fait le poème : on  
peint mal ce qu'on imagine, on ne chante bien  
que ce que l'on respire. La Provence a passé  
tout entière dans l'âme de son poète ; *Mireille*,  
c'est la transfiguration de la nature et du cœur  
humain en poésie dans toute cette partie de la  
basse Provence comprise entre les Alpines,  
Avignon, Arles, Salon et la mer de Marseille.

Cette lagune est désormais impérissable : un  
Homère champêtre a passé par là. Un pays est  
devenu un livre ; ouvrons le livre, et suivez-moi.  
Chapitre V.

Donc, il y a six jours que la poste du soir  
m'apporta un gros et fort volume intitulé  
*Mireño* : c'est le nom provençal de *Mireille* .  
Ce livre était le tribut de souvenir que le poète  
découvert

p246

par Adolphe Dumas m'avait promis l'été  
dernier. J'ouvris nonchalamment le volume, je  
vis des vers. J'ai l'âme peu poétique en ce  
moment ; je lutte dans une fièvre continue avec  
une catastrophe domestique qui, si elle s'achève,  
entraînera malheureusement bien d'autres que  
moi. Mon devoir consciencieux est de  
lutter à mort contre les iniquités, les humiliations,  
les calomnies, les avanies de toute nature  
dont la France me déshonore et me travestit  
en retour de quelques erreurs peut-être, mais  
d'un dévouement, corps, âme et fortune, qui  
ne lui a pas manqué dans ses jours de crise, à  
elle. Chaque soir je me couche en désirant que  
ce jour honteux soit le dernier ; chaque matin  
je me réveille en me disant à moi-même : reprends  
cœur, bois ton amertume ; lutte encore,  
car, si tu faiblis un moment ou si tu quittes ta  
patrie en abandonnant à tes créanciers des  
terres que nul n'ose acheter, ta lâcheté perdra  
ceux que tu dois sauver ; tu es leur otage, ne  
t'enfuis pas ; sois le *régulus* de leur salut. La  
France, qui te raille et qui t'outrage aujourd'hui,  
t'entendra peut-être demain. Encore  
un jour !  
Voilà mes jours.

p247

Chapitre vi.  
Je rejetai donc le volume sur la cheminée, et  
je me dis : je n'ai pas le cœur aux vers : à un  
autre temps !  
Cependant, quand l'heure du sommeil ou de  
l'insomnie fut venue, je pris, par distraction, le  
volume sur la tablette de la cheminée, et je  
l'emportai sous le bras dans ma chambre. Je le



jetai sur mon lit, j' allumai ma lampe, et, comme je n' arrive plus jamais à quelques heures de sommeil que par la fatigue des yeux sur un livre, je rouvris le livre et je lus.

Cette nuit-là je ne dormis pas une minute.

Je lus les douze chants d' une haleine, comme un homme essoufflé que ses jambes fatiguées emportent malgré lui d' une pierre milliaire à l' autre, qui voudrait se reposer, mais qui ne peut s' asseoir. Je pourrais retourner le vers célèbre de Dante dans l' épisode de *Françoise de Rimini* , et dire, comme Francesca : " à ce passage nous fermâmes le livre et nous ne lûmes pas plus avant ! " moi j' en lus jusqu' à

p248

l' aurore, je relus encore le lendemain et les jours suivants ! Et maintenant relisons, si vous voulez, une troisième fois ensemble ; je vais feuilleter page à page ce divin poème épique du coeur de la Chloé moderne avec vous ; vous jugerez si le charme qui m' a saisi à cette lecture vient de mon imagination ou du génie de ce jeune provençal. écoutez !

Mais d' abord sachez que tout le récit est écrit, à peu près comme les chants du Tasse, en stances rimées de sept vers inégaux dans leur régularité. Ces stances sonnent mélodieusement à l' oreille, comme les grelots d' argent aux pieds des danseuses de l' orient. Les vers varient leurs hémistiches et leur repos pour laisser respirer le lecteur ; ils se relèvent aux derniers vers de la stance pour remettre l' oreille en route et pour dire, comme le coursier de Job : allons !

Ces vers sont mâles comme le latin, femelles comme l' italien, transparents pour le français, comme des mots de famille qui se reconnaissent à travers quelque différence d' accent. Je pourrais vous les donner ici dans leur belle langue originale, mais j' aime mieux vous les traduire en m' aidant de la naïve traduction en

p249

pur français classique faite par le poète lui-même. Nul ne sait mieux ce qu' il a voulu dire ; notre français à nous serait un miroir terne de

son oeuvre : le sien à lui est un miroir vivant.  
à nous deux, nous répondrons mieux aux nécessités  
des deux langues. Lisons donc : c' est  
moi qui parle, mais c' est lui qui chante. Ne  
vous étonnez pas de la simplicité antique et  
presque triviale du début : il chante pour le  
village, avec accompagnement de la flûte au  
lieu de la lyre. Arrière la trompette de l' épopée  
héroïque ! C' est l' épopée des villageois,  
c' est la muse de la veillée qu' il invoque.  
" je chante une fille de Provence et les amours  
de jeune âge à travers la *Crau* , vers le bord  
de la mer, dans les grands champs de blé... bien  
que son front ne resplendît que de sa fraîcheur,  
bien qu' elle n' eût ni diadème d' or, ni mantelet  
de soie tissé à Damas, je veux qu' elle soit  
élevée en honneur comme une reine et célébrée  
avec amour par notre pauvre langue dédaignée ;  
car ce n' est que pour vous que je chante, ô  
pâtres des collines de Provence, et pour vous  
autres, habitants rustiques de nos *mas* . " (les  
*mas* sont les fermes isolées des plaines  
d' Arles et de la Crau.)

p250

l' invocation au Christ né parmi les pasteurs  
continue pendant trois strophes ; le poète,  
dans une comparaison ingénieuse et simple,  
demande à Dieu d' atteindre au sommet de  
l' olivier la branche haute où gazouillent le  
mieux les chantres de l' air, la *branche des*  
*oiseaux*. puis il décrit ainsi le lieu de la  
scène, description fidèle comme si elle était  
reflétée dans les eaux du Rhône qui coule sous la  
berge du pauvre vannier parmi les osiers.  
" au bord du Rhône, entre les grands peupliers  
et les saules touffus de la rive, dans  
une pauvre cabane rongée par l' eau, un vannier  
demeurait avec son fils unique ; ils s' en  
allaient après l' hiver, de ferme en ferme,  
raccommoder les corbeilles rompues et les  
paniers troués. "  
le père et le fils, s' en allant ainsi de  
compagnie au printemps offrir leur service de  
*mas* en *mas* , voient venir un orage et  
s' entretiennent des granges les plus hospitalières  
où ils pourraient trouver sous les meules de paille  
un abri contre la pluie et la nuit. " père, dit  
Vincent, c' est le nom du fils, apprenti de son  
père, combien fait-on de charrues au mas des  
*micocoules* , que je vois là-bas blanchir entre

les mûriers ? -six, répond le père. -ah !  
 C'est donc là, reprend l' adolescent, un des  
 plus forts domaines de la *Crau* ?  
 -" je le crois bien, continue le vannier ;  
 ne vois-tu pas leur verger d' oliviers, entre  
 lesquels serpentent des rubans de vignes traînantes  
 et de pâles amandiers ? Il y a, dit-on,  
 autant d' avenues d' oliviers dans le domaine  
 qu' il y a de jours dans l' année, et chacune de  
 ces avenues compte autant de pieds d' arbres  
 qu' il y a d' avenues.  
 -" par ma foi ! Dit le fils, que d' *oliveuses*  
 il faut avoir dans la saison pour cueillir tant  
 d' olives ! -ne t' inquiète pas, répond le  
 vieux vannier ; quand viendra la toussaint,  
 les filles des beaux villages de Provence qui  
 se louent pour la vendange des oliviers, tout  
 en chantant sur les branches, te rempliront  
 jusqu' à la gorge les sacs et les *linceux*  
 d' olives roses et amygdalines !  
 " et le vannier, qu' on appelait maître Ambroise,  
 continuait de discourir avec son enfant ; et  
 le soleil, qui semblait derrière les  
 collines, teignait des plus belles couleurs les  
 légères nuées ; et les laboureurs, assis sur leurs  
 boeufs accouplés par le joug et tenant leurs

aiguillons la pointe en l' air, revenaient  
 lentement pour souper ; et la nuit *sombrissait*  
 là-bas sur les marécages.  
 -" allons ! Allons ! Dit encore Vincent, déjà  
 j' entrevois dans l' aire le faîte arrondi de la  
 meule de paille. Nous voici à l' abri ; c' est là  
 que foisonnent les brebis. -ah ! Dit le père,  
 pour l' été elles ont le petit bois de pins,  
 pour l' hiver, la plaine caillouteuse. Oh ! Oh !  
 Tout y est, dans ce domaine !  
 -" et toutes ces grandes touffes d' arbres  
 qui font ombre sur les tuiles, et cette belle  
 fontaine qui coule en un vivier, et ces nombreuses  
 ruches d' abeilles que chaque automne dépouille  
 de leur miel et de leur cire,  
 et qui, au renouveau du mois de mai, suspendent  
 cent essaims aux grands micocouliers !  
 -" et puis, en toute la terre, père, ce qui  
 me paraît encore le plus beau, interrompt  
 Vincent, c' est la fille du *mas* , celle qui,

s' il vous en souvient, mon père, nous fit, l' été  
dernier, faire pour la maison deux corbeilles  
de cueilleur d' olives et remettre deux anses  
à son petit panier. "

p253

chapitre vii.

Ils arrivent. La jeune fille venait de donner  
les feuilles de mûrier à ses vers à soie, et, sur  
le seuil de la grange, elle allait, à la rosée du  
soir, tordre un écheveau de fil. La fille  
*Mireille* et les étrangers se saluent dans les  
termes de cette simple et modeste familiarité,  
politesse du coeur de ceux qui n' ont pas de temps à  
perdre en vains discours. Ils demandent l' hospitalité,  
non du toit, mais des bords de la meule de  
paille, pour passer la nuit.

" et avec son fils, chante le poète, le vannier  
alla s' asseoir sur un rouleau de pierre qui  
sert à aplanir le sillon après le labour ; et ils  
se mirent, sans plus de paroles, à tresser à  
eux deux une manne commencée, et à tordre  
et à entre-croiser vigoureusement les fils  
flexibles arrachés de leur faisceau dénoué de forts  
osiers. "

Vincent touchait à ses seize ans. Le poète  
trace rapidement en traits proverbiaux du pays  
le portrait du beau villageois ambulant et son

p254

caractère. Pendant que le poète décrit, le soir  
tombe ; les ouvriers rentrent des champs ; la  
belle *Mireille* (la fille du *mas* ) apporte,  
pour faire souper au frais ses travailleurs, " sur  
la table de pierre, la salade de légumes, et, du  
large plat chavirant sous le poids, chaque valet de  
la ferme tirait déjà à pleine cuillère de buis  
les fèves ; et le vieillard et son fils  
continuaient à tresser l' osier à l' écart. "

-" eh bien ! Voyons, leur dit un peu brusquement  
Ramon, le riche maître du domaine et l' heureux  
père de *Mireille* , allons ! Laissez  
là la corbeille. Ne voyez-vous pas naître les  
étoiles ? *Mireille*, apporte les écuelles. Allons !  
à table ! Car vous devez être las.

-" eh bien ! Allons ! Dit le vannier ; et ils  
s' avancèrent vers un bout de la table de pierre  
et se coupèrent du pain. *Mireille*, lesté et  
accorté, assaisonna pour eux un plat de féverolles

avec l' huile des oliviers, et vint ensuite en courant l' avancer vers eux de sa belle main. " le portrait de Mireille, tracé en courant par le poète, en cinq ou six traits empruntés à la nature rurale, rappelle la Sulamite, dans le cantique amoureux de Salomon. " son visage à fleur de joues avait deux fossettes ;

p255

sa poitrine, qui commençait à se soulever, était une pêche double et pas mûre encore. Gaie, folâtre et un peu sauvage, a ! Si dans un verre d' eau vous aviez vu cette gentillesse et cette grâce reflétées, d' un trait vous l' auriez bue ! " quelle expression neuve, naïve et passionnée, qu' aucune langue n' avait encore ou trouvée ou osée ! Après le repas, les ouvriers et Mireille prient le vieux vannier de leur chanter un des chants célèbres dans la contrée, dont il charmait autrefois les veillées. -" ah ! Répond-il, de mon temps j' étais un chanteur, c' est vrai, mais les miroirs aujourd' hui sont brisés ! " Mireille insiste. -" belle enfant, lui dit-il, ma voix n' est plus qu' un épi égrené, mais pour vous complaire je chanterai. " après avoir vidé son verre plein de vin, le vannier chante. Chapitre viii. Que chante-t-il ? Un chant militaire, une campagne navale du héros de la Provence, le bailli de Suffren, dans l' Inde. La chanson est

p256

un véritable poème héroïque, écrit avec la poudre et le sang sur le pont d' un vaisseau démâté par le canon. C' est la patrie et la gloire au point de vue du peuple marin des côtes provençales : le poète n' embouche pas moins bien le clairon que la flûte. L' auditoire enthousiasmé oublie d' abreuver les six paires de boeufs dans la rigole d' eau courante. à la fin tout le monde se retire en répétant la cantate du vannier, autrefois matelot sur le vaisseau de Suffren. Mireille et Vincent, le fils du chanteur, restent seuls, attardés et jaseurs, sur le seuil de la maison. Leur conversation est une

églogue de Provence, et non de Mantoue. Tout est original dans le poème, parce que tout est né de la nature dans le poète.

" ah ! ça, Vincent, disait *Mireille* , quand tu as pris ta bourrée d' osier sur tes épaules pour aller ça et là raccommorder les corbeilles, en dois-tu voir, dans tes voyages, des vieux châteaux, des déserts sauvages, des villages, des fêtes, des pèlerinages ! Nous, nous ne sortons jamais de notre pigeonier.

- " c' est bien vrai, mademoiselle, dit le jeune apprenti ; mais la soif s' étanche aussi bien par l' agacement d' une groseille aux dents

p257

que par l' eau de toute la cruche ; et si, pour trouver de l' ouvrage, il faut essuyer les injures du temps, tout de même le voyage a ses moments de plaisir, et l' ombre sur la route fait oublier le chaud. "

le récit que Vincent fait de ses voyages à la jeune fille est incomparable en grâce, en vérité, en nouveauté et cependant en poésie.

Quelques notes mal étouffées d' amour qui s' ignore commencent à tinter à son insu dans la voix de l' enfant. Nous regrettons de tronquer ce long et délicieux gazouillement de l' innocence et de l' amour ; mais il faudrait tout copier : le poète a douze chants, nous n' avons qu' une heure.

" devant le *mas* des micocoules, ainsi Vincent déployait tous les replis de sa mémoire ; la rougeur montait à ses joues, et son oeil noir jetait de douces lueurs dans la nuit. Ce qu' il disait des lèvres, il le gesticulait avec ses bras, et sa parole coulait abondante comme une ondée soudaine sur un regain du mois de mai.

" les grillons chantant dans les mottes de terre plus d' une fois se turent comme pour écouter ; souvent les rossignols, souvent l' oiseau de nuit, dans le bois de pins, firent

p258

silence. Attentive et émue jusqu' au fond de son âme, *Mireille*, assise sur un fagot de feuilles coupées, n' aurait pas fermé les yeux jusqu' à la première aube du jour.

" -il me semble, dit-elle en se retirant à pas lents vers sa mère, que, pour l' enfant d' un vannier, il parle merveilleusement bien ! ô mère ! C' est un plaisir d' aller dormir l' hiver, mais à présent, pour dormir, la nuit est trop claire. écoutons-le, écoutons encore ; je passerais à l' entendre ainsi mes veillées et ma vie. "

et là finit le premier chant de *Mireille* . On sent que l' amour couve dans ces deux coeurs ; on va le voir éclore au deuxième chant.

Chapitre IX.

Que ne puis-je vous le transcrire tout entier ! Les fils poétiques sont si délicats et si indissolublement ajustés dans la trame qu' en enlever un c' est faire écheveler la trame entière ; citons-en plutôt quelques passages au hasard, et par induction jugez de l' ensemble du chant.

p259

La cueillette des olives.

" chantez, chantez, *magnanarelles* (filles qui cueillent les olives) ! Car la cueillette veut et inspire les chants. -beaux sont les vers à soie quand ils s' endorment de leur troisième somme ; les mûriers sont pleins de jeunes filles que le beau temps rend alertes et gaies, telles qu' un essaim de blondes abeilles qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux.

" en défeuillant vos rameaux chantez, chantez, *magnanarelles* ! Mireille est à la feuille un beau matin de mai ; cette matinée-là, pour pendeloques, à ses oreilles, la folâtre avait pendu deux cerises... Vincent, cette matinée-là, passa par là de nouveau.

" à son bonnet écarlate, comme en ont les riverains des mers latines, il avait gentiment une plume de coq ; et en foulant les sentiers il faisait fuir les couleuvres vagabondes, et des sonores tas de pierre avec son bâton il chassait les cailloux.

-" ô Vincent ! Lui cria Mireille du milieu des vertes allées, pourquoi passes-tu si vite ?

p260

Vincent aussitôt se retourna vers la plantation,

et sur un mûrier, perchée comme une gaie coquillade, il découvrit la fillette, et vers elle vola joyeux.

" eh bien ! Mireille, vient-elle bien, la feuille ? -eh ! Peu à peu tout rameau se dépouille. -voulez-vous que je vous aide ? -oui ! " pendant qu' elle riait là haut en jetant de folâtres cris de joie, Vincent, frappant du pied le trèfle, grimpa sur l' arbre comme un loir. " Mireille, il n' a que vous, le vieux maître Ramon ?

" faites les branches basses ; j' atteindrai les cimes, moi, allez ! " et, de sa main légère, celle-ci, trayant la ramée : " cela garde d' ennui de travailler (avec) un peu de compagnie ! Seule, il vous vient un nonchaloir ! " dit-elle. " moi de même ; ce qui m' irrite, répondit le gars, c' est justement cela.

" quand nous sommes là-bas, dans notre hutte, où nous n' entendons que le bruissement du Rhône impétueux qui mange les graviers, oh ! Parfois, quelles heures d' ennui ! Pas autant l' été ; car, d' habitude, nous faisons nos courses l' été, avec mon père, de métairie en métairie.

p261

" mais quand le petit houx devient rouge (de baies), que les journées se font hivernales et longues les veillées, autour de la braise à demi éteinte, pendant qu' au loquet siffle ou miaule quelque lutin, sans lumière et sans grandes paroles, il faut attendre le sommeil, moi tout seul avec lui ! ...

-" la jeune fille lui dit vivement : mais la mère, où demeure-t-elle donc ? -elle est morte ! ... le garçon se tut un petit moment, puis reprit : quand Vincenette était avec nous, et que, toute jeune, elle gardait encore la cabane, pour lors c' était un plaisir ! -mais quoi ? Vincent,

" tu as une soeur ? -elle est servante du côté de Beaucaire, répond-il. Elle n' est pas laide non plus, poursuit-il, ma soeur, mais combien êtes-vous plus belle encore ! " à ce mot Mireille laissa échapper la branche à moitié cueillie. " oh ! Dit-elle à Vincent...

" chantez, chantez, magnanarelles ! Il est beau le feuillage des mûriers ; beaux sont les vers à soie quand ils s' endorment de leur troisième sommeil ! Les mûriers sont pleins de



jeunes filles que le beau temps rend gaies et  
rieuses, telles qu' un essaim de blondes abeilles

p262

qui déroberont leur miel dans les champs pierreux. "  
chapitre x.

Ici Vincent, dans des stances timides et  
indirectes, compare la beauté de sa soeur à celle  
de Mireille, et, à chaque compliment qui  
l' étonne et la flatte, laissant de nouveau échapper  
la branche de l' olivier : " oh ! Voyez-vous ce  
Vincent ! " dit en rougissant Mireille.

Et cependant le jour grandissait, et le soleil  
que les jeunes filles avaient devancé faisait  
fumer les brumes du matin sur les roches nues  
des Alpines. " oh ! Nous n' avons rien fait !

Quelle honte ! Dit Mireille en regardant les  
mûriers encore touffus de feuilles. Cet enfant  
dit qu' il est monté pour m' aider, et tout son  
travail ensuite est de me faire rire.

- " eh bien ! à qui cueillera plus vite,  
mademoiselle. Nous allons le voir. " et vite, de  
deux mains passionnées, ardentes à l' ouvrage,  
ils tordent les branches, ils descendent les grands  
et petits rameaux. Plus de paroles, plus de

p263

repos (brebis qui bêle perd sa dentée d' herbe) ;  
le mûrier qui les porte est à l' instant dépouillé  
tout nu !

Ils reprirent cependant bientôt haleine.

(dieu que la jeunesse est une belle chose ! )

en foulant ensemble la feuille dans le même  
sac, une fois il arriva que les jolis doigts

effilés de la jeune *magnanarelle* se  
rencontrèrent par hasard emmêlés avec des doigts  
brûlants, les doigts de Vincent.

" elle et lui tressaillirent ; leurs joues se  
colorèrent de la fleur vermeille d' amour, et tous  
deux à la fois, d' un feu inconnu, sentirent  
l' étincelle ardente s' échapper ; mais, comme  
celle-ci avec effroi retirait sa main de la feuille,  
lui par le trouble encore tout ému :

- " qu' avez-vous ? Dit-il ; une guêpe cachée  
vous aurait-elle piquée ? -je ne sais,  
répondit-elle à voix basse et en baissant le front.  
Et sans plus en dire chacun se met à cueillir de

nouveau quelque brindille ; pourtant, avec des yeux malins en dessous, ils s' épiaient à qui rirait le premier... "

mais lisez tout entier le passage qui suit cette rencontre involontaire des deux mains dans les feuilles. Le voilà :

p264

chapitre XI.

" leur poitrine battait ! ... la feuille tomba, puis de nouveau, comme pluie ; et puis, venu l' instant où ils la mettaient au sac, la main blanche et la main brune, soit à dessein ou par bonheur, toujours venaient l' une vers l' autre, même ment qu' au travail ils prenaient grande joie.

" chantez, chantez, magnanarelles, en défeuillant vos rameaux ! ... vois ! Vois ! Tout à coup Mireille crie, vois ! -qu' est-ce ? " le doigt sur la bouche, vive comme une locustelle sur un cep, vis-à-vis de la branche où elle juche, elle indiquait du bras... " un nid... que nous allons voir !

- " attends ! ... " et, retenant son souffle haletant, tel qu' un passereau le long des tuiles, Vincent, de branche en branche, a bondi vers le nid. Au fond d' un trou qui, naturellement, entre la dure écorce, s' était formé, par l' ouverture les petits se voyaient, déjà pourvus de plumes et remuant.

" mais Vincent, qui, à la branche tordue,

p265

vient de nouer ses jambes vigoureuses, suspendu d' une main, dans le tronc caverneux fouille de l' autre main. Un peu plus élevée, Mireille alors, la flamme aux joues : qu' est-ce ? Demande-t-elle avec prudence. " des pimparrins ! " de belles mésanges bleues ! Mireille éclata de rire. " écoute, dit-elle, ne l' as-tu jamais ouï dire ? Lorsqu' on trouve à deux un nid au faite d' un mûrier ou de tout arbre pareil, l' année ne passe pas qu' ensemble la sainte église ne vous unisse... proverbe, dit mon père, est toujours véridique.

" oui, réplique Vincent ; mais il faut ajouter que cet espoir ne peut se fondre si, avant

d' être en cage, s' échappent les petits. -Jésus,  
mon dieu ! Prends garde ! Cria la jeune fille,  
et, sans retard, serre-les avec soin, car cela  
nous regarde ! " ma foi ! Répond ainsi le  
jouvenceau,  
" le meilleur endroit pour les serrer serait  
peut-être votre corsage... -tiens ! Oui,  
donne ! C' est vrai ! ... " le garçon aussitôt  
plonge sa main dans la cavité de l' arbre ; et sa  
main, qui retourne pleine, en tire quatre du  
creux. " bon dieu ! Dit Mireille en tendant la  
main, oh ! Combien ? ...

p266

- " la gentille nichée ! Tiens ! Tiens ! Pauvres  
petits, un bon baiser ! " et, folle de plaisir,  
de mille doux baisers elle les dévore et  
les caresse. Puis avec amour doucement les  
coule sous son corsage qui enfle. - " tiens !  
Tiens ! Tends la main derechef, " cria Vincent.  
- " oh ! Les jolis petits ! Leurs têtes bleues  
ont de petits yeux fins comme des aiguilles ! "  
et vite encore dans la blanche et lisse prison  
elle cache trois mésanges ; et chaudement,  
dans le sein de la jeune fille, la petite couvée,  
qui se blottit, croit qu' on l' a remise au fond  
de son nid.  
- " mais tout de bon, Vincent, y en a-t-il  
encore ? -oui ! Sainte vierge ! Vois ! Tout à  
l' heure je dirai que tu as la main fée ! -eh !  
Bonne fille que vous êtes ! Les mésanges, quand  
vient la saint-Georges, elles font dix, douze  
oeufs et même quatorze, maintes fois ! ... mais  
tiens ! Tiens ! Tends la main, les derniers éclos !  
Et vous, beau creux, adieu ! "  
chapitre XII.  
à peine le jeune homme se décroche, à  
peine celle-ci arrange les oiseaux bien délicatement

p267

dans son fichu fleuri... aie ! Aie ! Aie !  
D' une voix chatouilleuse fait soudain la pauvrete.  
Et, pudique, sur la poitrine elle se  
presse les deux mains. Aie ! Aie ! Aie ! Je vais  
mourir ! "  
" ho ! Pleurait-elle, ils m' égratignent ! Aie !  
M' égratignent et me piquent ! Cours vite,

Vincent, vite ! ... " c' est que, depuis un moment, vous le dirai-je ? Dans la cachette grand et vif était l' émoi. Depuis un moment, dans la bande ailée avaient, les derniers éclos, mis le bouleversement.

" et, dans l' étroit vallon, la folâtre multitude, qui ne peut librement se caser, se démenant des griffes et des ailes, faisait, dans les ondulations, culbutes sans pareilles ; faisait, le long des talus, mille belles roulades.

" aie ! Aie ! Viens les recevoir ! Vole ! " lui soupirait-elle. Et, comme le pampre que le vent fait frissonner, comme une génisse qui se sent piquée par les frelons, ainsi gémit, bondit et se ploie l' adolescente des micocoules... lui pourtant a volé vers elle... chantez en défeuillant ;

" en défeuillant vos rameaux, chantez, *magnanarelles* ! sur la branche où Mireille

p268

pleure, lui pourtant a volé. " vous le craignez donc bien le chatouillement ? Lui dit-il de sa bouche amie. Eh ! Comme moi, dans les orties, si, nu pieds, maintes fois il vous fallait vaguer !

" comment feriez-vous ? " et, pour déposer les oisillons qu' elle a dans son corsage, il lui offre en riant son bonnet de marin. Déjà Mireille, sous l' étoffe que la nichée rendait bouffante, envoie la main, et dans la *coiffe* déjà, une à une, rapporte les mésanges.

" déjà, le front baissé, pauvrette ! Et détournée un peu de côté, déjà le sourire se mêlait à ses larmes ; semblablement à la rosée qui, le matin, des liserons mouille les clochettes lourdes, et roule en perles, et s' évapore aux premières clartés...

" et sous eux voilà que la branche tout à coup éclate et se rompt ! ... au cou du vannier la jeune fille effrayée, avec un cri perçant, se précipite et enlace ses bras ; et du grand arbre qui se déchire, en une rapide virevolte, ils tombent, serrés comme deux jumeaux sur la souple ivraie...

" frais zéphirs (vent), large et (vent) grec, qui des bois remuez le dais, sur le jeune couple que votre murmure un petit

p269

moment mollisse et se taise ! Folles brises,  
respirez doucement ! Donnez le temps que l' on  
rêve, le temps qu' à tout le moins ils rêvent le  
bonheur !

" toi qui gazouilles dans ton lit, va lentement,  
va lentement, petit ruisseau parmi tes  
galets sonores ; ne fais pas tant de bruit, car  
leurs deux âmes sont dans le même rayon de feu,  
parties comme une ruche qui essaime... laissez-les  
se perdre dans les airs pleins d' étoiles !

" mais elle, au bout d' un instant, se délivra  
du danger. Moins pâles sont les fleurs du  
cognassier. Puis ils s' assirent sur le talus, l' un  
près de l' autre se mirent, un petit moment se  
regardèrent, et voici comment parla le jeune  
homme aux paniers :

chapitre XIII.

" vous êtes-vous point fait de mal, Mireille ! ...  
ô honte de l' allée ! Arbre du diable !  
Arbre funeste qu' on a planté un vendredi ! Que  
le marasme s' empare de toi ! Que l' artisan te  
dévore, et que ton maître te prenne en

p270

horreur ! -mais elle, avec un tremblement qu' elle  
ne peut arrêter :

" je ne me suis pas, dit-elle, fait de mal,  
nenni ! Mais, telle qu' un enfant dans ses langes  
qui parfois pleure et ne sait pourquoi, j' ai  
quelque chose, dit-elle, qui me tourmente ; cela  
m' ôte le voir et l' ouïr ; mon coeur en bout,  
mon front en rêve, et le sang de mon corps ne  
peut rester calme. "

" peut-être, dit le vannier, est-ce la peur  
que votre mère ne vous gronde pour avoir  
mis trop de temps à la *feuille* ? Comme moi,  
quand je m' en venais à l' heure indue, déchiré,  
barbouillé comme un maure, pour être  
allé chercher des mûres. -oh ! Non, dit  
Mireille ; autre peine me tient. "

Mireille, enfin, après un naïf interrogatoire,  
finit par avouer à Vincent qu' elle l' aime ! " oh !  
Dit l' humble enfant du vannier, ne vous jouez  
pas ainsi de moi, mademoiselle ! Vous la reine  
des micocoules ! Moi le fils vagabond du vannier ! "  
l' aveu n' est pas moins involontaire et pas  
moins franc sur les deux bouches. " eh bien !  
Je le dirai une fois aussi, Mireille, je t' aime !  
" je t' aime tellement que si tu disais : je

veux une étoile, il n' est ni traversée de mers,  
ni forêts, ni torrents en fureur, ni bourreau,  
ni feu, ni fer qui m' arrêtent. Au sommet des  
pics des montagnes, là où la terre touche le  
ciel, j' irais la cueillir, et dimanche tu l' aurais  
pendue à ton cou.

" mais, ô la plus belle de toutes ! Plus j' y  
pense, plus, hélas ! Je sens que je me fais  
illusion. J' ai vu une fois un figuier dans mon  
chemin, cramponné à la roche nue, contre la  
grotte de Vaucluse, si maigre, hélas ! Qu' à peine  
aux lézards gris il donnait autant d' ombre  
qu' une touffe de jasmin. Jusqu' à ses racines  
une seule fois par an vient clapoter l' onde  
d' une source voisine, et l' arbuste avide se  
penche pour boire autant qu' il peut au flot  
abondant qui monte à ses pieds pour le désaltérer.  
Cela lui suffit toute une année pour vivre. Cela  
s' applique à moi, ô Mireille ! Aussi juste que  
la pierre à la bague !

" car je suis le figuier, Mireille, toi la  
fontaine ! ... "

l' entretien s' attendrit entre les deux enfants ;  
au moment où il va s' exalter jusqu' au délire,  
on entend la voix grondeuse d' une vieille  
femme. " les vers à soie, à midi, n' auront

donc point de feuilles à manger ? " dit-elle.

" au sommet touffu d' un pin tout retentissant  
d' un joyeux tumulte d' oiseaux, une volée de  
passereaux qui s' abat remplit quelquefois l' air  
d' un gai ramage à l' heure où fraîchit le soir ;  
mais si tout à coup d' un glaneur qui les  
guette la pierre lancée tombe sur la cime de  
l' arbre, de toute part, effarouchés dans leurs  
ébats, la volée s' enfuit dans le bois. "

ainsi, troublé dans son bonheur, le couple  
innocent s' enfuit dans la lande, elle vers la  
maison, son faisceau de feuilles sur la tête, lui  
immobile, la regardant de loin courir dans le  
blé.

Et ainsi finit ce second chant, une des plus  
suaves idylles à laquelle on ne peut rien  
comparer que les gémissements les plus chastes  
du cantique des cantiques. Il y respire une  
pureté d' images, une verve de bonheur, une  
jeunesse de coeur et de génie qui ne peuvent

avoir été écrites que par un poète de vingt ans. La terre y tourne sous les pas, le coeur y bondit dans la poitrine comme dans une ronde de villageois sous les mûriers de la Crau ou sous les châtaigniers de Sicile. ô poésie d' un

p273

vrai poète ! Tu es le rajeunissement éternel des imaginations, la jouvence du coeur.

Chapitre XIV.

Le troisième chant s' ouvre par une description à la fois biblique, homérique et virgilienne d' une assemblée de matrones arlésiennes dans une magnanerie, occupées, tout en jasant, à faire monter les vers à soie réveillés sur les brindilles de mûriers pour y filer leurs berceaux transparents.

Mireille va et vient dans la foule, semblable à la jeune âme de la maison et de la saison. Elle rougit de quelques propos de jeunes filles, ses compagnes, qui parlent de leurs fiancés sans se douter qu' elle a choisi le sien ; elle va cacher sa rougeur subite à la cave sous prétexte d' aller chercher la fiasque de vin des micocoules. Les jeunes filles, animées par la goutte de vin, jasant comme des colombes roucoulent ; une, entre autres, en supposant par badinage qu' elle a épousé un fils de roi

p274

de la contrée, fait, en contemplant son pays du haut de sa tour, une géographie splendide de la belle Provence. écoutez :

" je verrais, disait-elle, mon gai royaume de Provence, tel qu' un clos d' orangers, devant moi s' épanouir, avec sa mer bleue mollement étendue sous ses collines et ses plaines, et les grandes barques pavoisées cinglant à pleine voile au pied du château d' If.

" et le mont Ventoux que laboure la foudre, le Ventoux, qui, vénérable, élève sur les montagnes blotties au-dessous de lui sa blanche tête jusqu' aux astres, tel qu' un grand et vieux chef de pasteurs qui, entre les hêtres et les pins sauvages, accoté de son bâton, contemple son troupeau.

" et le Rhône, où tant de cités, pour boire,

viennent à la file, en riant et chantant, plonger  
leurs lèvres tout le long ; le Rhône, si fier  
dans ses bords, et qui, dès qu' il arrive à  
Avignon, consent pourtant à s' infléchir pour venir  
" et la Durance, cette chèvre ardente à la  
course, farouche, vorace, qui ronge en passant  
et cades et argousiers ; la Durance, cette fille  
sémillante qui vient du puits avec sa cruche,

p275

et qui répand son onde en jouant avec les  
gars qu' elle trouve par la route, etc. "  
chapitre XV.

L' une des compagnes de Mireille découvre  
que la jeune fille des micocoules a causé en  
secret avec Vincent, l' enfant aux pieds nus ;  
on raille Mireille. Une matrone prend sa  
défense et raconte, pour les faire taire, aux  
médisantes une légende provençale qui fait  
rentrer la raillerie dans leurs bouches. Lisez  
cela.

" il était un vieux pâtre, dit-elle ; il avait  
passé toute sa vie seul et sauvage dans l' âpre  
*Lubéron* , gardant son troupeau. Enfin, sentant  
son corps de fer ployer vers le cimetière, il  
voulut, comme c' était son devoir, se confesser  
à l' ermite de saint-Eucher. "

il avait tout oublié dans son isolement, depuis  
ses premières pâques jusqu' à ses prières.  
De sa cabane il monta donc à l' ermitage, et,  
devant l' ermite, il s' agenouilla, courbant le  
front à terre.

" de quoi vous accusez-vous, mon frère ? "  
dit le chapelain. " hélas ! Répondit le vieillard,  
voici ce dont je m' accuse : une fois, dans mon

p276

troupeau, une bergeronnette, qui est un oiseau  
ami des bergers, voletait... par malheur  
je tuai avec un caillou la pauvre hoche-queue ! "

" s' il ne le fait à dessein cet homme doit  
être idiot, pensa l' ermite... et aussitôt,  
brisant la confession " : allez suspendre à cette  
perche, lui dit-il en étudiant son visage, votre  
manteau ; car je vais maintenant, mon frère,  
vous donner la sainte absolution. "

" la perche que le prêtre, afin de l' éprouver,



lui montrait, était un rayon de soleil qui tombait obliquement dans la chapelle. De son manteau le bon vieux pâtre se décharge, et, crédule, en l' air le jette... et le manteau resta suspendu au rayon éclatant. "

- " homme de Dieu ! S' écria l' ermite... et aussitôt de se précipiter aux genoux du saint pâtre, en pleurant à *chaudes larmes* . Moi ! Se peut-il que je vous absolve ? Ah ! Que l' eau pleuve de mes yeux ! Et sur moi que votre main s' étende, car c' est vous qui êtes un grand saint, et moi le pécheur. "

et cela vous fait voir, jeune langue, qu' il ne faut jamais se moquer de l' habit. Comme un grain de raisin (je l' ai vu), notre jeune maîtresse est devenue vermeille dès que le nom de

p277

Vincent a été prononcé. Voyons, belle enfant, là est quelque mystère. - " je veux, dit Mireille, me cacher en un couvent de nonnes à la fleur de mes ans plutôt que de me laisser unir à un époux. " on rit, on se moque de son serment. Cela amène la belle Nore à chanter la ballade provençale de *Magali* .

Et telles, comme, quand une cigale grince dans un sillon son chant d' été, toutes les autres cigales en chœur reprennent son même chant, telles les jeunes filles en chœur répétaient toutes ensemble le refrain de la ballade de Nore.

Voici la ballade :

chapitre XVI.

" ô Magali, ma tant aimée, mets la tête à la fenêtre ; écoute un peu cette sérénade de violon et de tambourin ! Le ciel est là-haut, plein d' étoiles ; le vent tombe, mais les étoiles en te voyant pâliront. "

- " pas plus que du murmure des branches de ton aubade je me soucie. Mais je m' en vais dans la mer blonde me faire anguille de rocher. "

p278

" ô Magali, si tu te fais le poisson de l' onde, moi, pêcheur je me ferai ; je te pêcherai. "

- " oh ! Mais si tu te fais pêcheur, quand tu jetteras tes filets je me ferai l' oiseau qui vole,

je m'envolerai dans les landes. "

" ô Magali, si tu te fais l' oiseau de l' air, je me ferai, moi, le chasseur ; je te chasserai. "

" aux perdreaux, aux becs-fins, si tu viens tendre tes lacets, je me ferai, moi, l' herbe fleurie, et me cacherais dans les prés vastes. "

" ô Magali, si tu te fais la marguerite, je me ferai, moi, l' eau limpide ; je t' arroserai. "

" si tu te fais l' onde limpide, je me ferai, moi, le grand nuage, et promptement m' en irai ainsi en Amérique, là-bas, bien loin ! "

" ô Magali, si tu t' en vas aux lointaines Indes, je me ferai, moi, le vent de mer ; je te porterai. "

" si tu te fais le vent marin, je fuirai d' un autre côté ; je me ferai l' ardeur du grand soleil qui fond la glace. "

" ô Magali, si tu te fais l' ardeur du soleil, je me ferai, moi, le vert lézard, et te boirai. "

" si tu te fais la salamandre qui se cache sous le hallier, je serai, moi, la lune pleine, qui éclaire les sorciers la nuit. "

p279

" ô Magali, si tu te fais lune sereine, je me ferai, moi, belle brume ; je t' envelopperai. "

" mais si la belle brume m' enveloppe, pour cela tu ne me tiendras pas ; moi, belle rose virginale, je m' épanouirai dans le buisson. "

" ô Magali, si tu te fais la rose belle, je me ferai, moi, le papillon ; je m' enivrerai de toi. "

" va, poursuivant, cours, cours ! Jamais, jamais tu ne m' atteindras. Moi, de l' écorce d' un grand chêne je me vêtirai dans la forêt sombre. "

" ô Magali, si tu te fais l' arbre des mornes, je me ferai, moi, la touffe de lierre ; je t' embrasserai. "

" si tu veux me prendre à bras le corps, tu ne saisisas qu' un vieux chêne... je me ferai blanche nonnette du monastère du grand saint Blaise. "

" ô Magali, si tu te fais nonnette blanche, moi, prêtre, je te confesserai et je t' entendrai. "

" là les femmes tressaillirent, les cocons roux tombèrent des mains, et elles criaient à Nore : oh ! Dis ensuite ce que fit, étant nonnain, Magali, qui déjà, pauvrete, s' est faite chêne et fleur aussi, lune, soleil et nuage, herbe, oiseau et poisson. "

" de la chanson, reprit Nore, je vais vous

chanter ce qui reste. Nous en étions, s' il m' en souvient, à l' endroit où elle dit que dans le cloître elle va se jeter, et où l' ardent chasseur répond qu' il y entrera comme confesseur... mais de nouveau voyez l' obstacle qu' elle oppose. "

- " si du couvent tu passes les portes, tu trouveras toutes les nonnes autour de moi errantes, car en suaire tu me verras. "

" ô Magali, si tu te fais la pauvre morte, adoncques je me ferai la terre ; là je t' aurai. "

- " maintenant je commence enfin à croire que tu ne me parles pas en riant. Voilà mon anneau de verre pour souvenir, beau jeune homme. "

" ô Magali, tu me fais du bien ! ... mais, dès qu' elles t' ont vue, ô Magali, vois les étoiles, comme elles ont pâli ! "

chapitre XVII.

" Nore se tait ; nul ne disait mot. Tellement bien Nore chantait que les autres, en même temps, d' un penchant de front l' accompagnaient,

sympathiques, comme les touffes de souchet qui, pendantes et dociles, se laissent aller ensemble au courant d' une fontaine. "

et vous, lecteur, que dites-vous de ce chant de Nore ? Y a-t-il dans les ballades de Schiller ou de Goethe une parabole d' amour comparable par sa candeur et sa gaieté tendre à cette parabole villageoise du berger et du poète de Maillane ? Cette ballade finit le troisième chant ; elle vous laisse dans le cœur et dans l' oreille un écho de musette prolongé à travers les myrtes de la Calabre. Et vous êtes tout surpris, avec le sourire sur les lèvres, de trouver une larme sur votre main. Chantons-nous ainsi dans nos villes ?

Chapitre XVIII.

Les demandes de la main de Mireille à son père par ses prétendants remplissent le quatrième chant. C' est la situation de Pénélope transportée du palais au village, c' est Ithaque au mas des micocoules. Mais, si la situation est analogue, les détails sont tous originaux ; la

nature forme des ressemblances, jamais de copies.

" quand vient la saison, dit le poète, où les violettes éclosent par touffes dans les vertes pelouses, les couples amoureux ne manquent pas pour aller les cueillir à l' ombre ; quand vient le temps où la mer agitée apaise sa fière poitrine et respire lentement de toutes ses mamelles, les prames et les barques ne manquent pas pour aller sur l' aile des rames s' éparpiller sur la mer tranquille ; quand vient le temps où l' essaim des jeunes vierges fleurit parmi les femmes, les poursuivants ne manquent ni dans la Crau, ni dans les manoirs des châtelains, ni au mas des micocoules. Il en vint trois : un gardien de cavales, un pasteur de génisses, un berger de brebis, tous les trois jeunes et beaux. "

le cortège d' ânes, de boucs, de béliers, de chèvres, de chevrettes et de petits chevreaux, descendant des montagnes du Dauphiné dans la Crau aux sons des clochettes appendues au cou des béliers conducteurs et suivi du pâtre enveloppé de son lourd manteau, est une de ces scènes calquées sur les flancs des montagnes, aux rayons d' un soleil d' automne. Le

p283

pasteur, environné de ses chiens blancs et énormes, passe avec orgueil cette revue de ses richesses au défilé des monts dans la plaine.

Alari, ce riche possesseur des troupeaux ambulants, aborde Mireille sur le seuil du *mas* , sous prétexte de lui demander le chemin, mais, en réalité, pour sonder son coeur. Il lui fait présent d' une coupe taillée dans le buis, ciselée de ses mains pendant les longs loisirs solitaires du pâturage. Le bouclier d' Achille, dans l' *iliade* , n' est pas mieux décrit que cette coupe avec ses bas-reliefs sculptés au couteau. Mireille admire, raille, refuse, et s' enfuit.

Chapitre XIX.

Un gardien des cavales de la Crau, présomptueux et superbe, est refusé de même.

Pourtant les mille cavales sauvages qu' il possède sont peintes par le poète avec des couleurs de Salvator Rosa. " elles flairent le vent et se souviennent, après dix ans d' esclavage, de l' exhalation salée et enivrante de la mer,

échappées sans doute de l' attelage de Neptune,  
leur premier ancêtre, semblent encore teintées  
d' écume, et, quand la mer souffle et s' assombrit,  
quand les vaisseaux rompent leurs câbles,  
les étalons de la Camargue hennissent de  
joie ; ils font claquer, comme une mèche de  
fouet, leur longue queue traînante ; ils  
creusent le sol avec leur sabot, ils sentent  
pénétrer dans leur chair le trident du dieu  
terrible qui fait bondir les flots. "

le maître de ces escadrons de cavales demande  
Mireille à son père. Raymon l' agrée, fait  
venir Mireille ; mais Mireille demande du  
temps, pleure et se sauve. " père, dit le  
cavalier, il suffit ; je retire ma demande, car un  
gardien des cavales de la Camargue connaît  
la piquêre du cousin ! " " il a deviné que le  
coeur de l' enfant n' est plus à elle. Triste et  
résigné, il reprend au repas le sentier  
pierreux du désert. "

chapitre XX.

Un troisième, féroce gardeur de taureaux

et de vaches, arrive avec la confiance de sa  
richesse et la dureté de son métier.

" combien de fois, dit le poète, n' avait-il pas,  
dans les *ferrades* (jour de l' année où l' on  
marque les animaux sauvages dans la Camargue),  
combien de fois n' avait-il pas renversé à terre  
ses taureaux par leurs cornes ? Combien de fois,  
rude sevrer des veaux, ne les avait-il pas  
sevrés, et sur le dos de la mère irritée rompu  
des brassées de gourdins, jusqu' à ce  
qu' elle fuie la grêle des coups, hurlante et  
retournant la tête vers son nourrisson entre  
les jeunes pins ? "

où avez-vous vu dans les épopées pastorales,  
depuis les tentes de Jacob, de pareilles  
images ?

Un magnifique combat de taureaux dans la  
plaine d' Arles diversifie le poème. Le toucheur  
de boeufs triomphe, mais, jeté en l' air par les  
cornes de l' animal, il reste marqué d' une  
cicatrice au front. Les couronnes qu' il a reçues  
des filles d' Arles lui donnent la certitude  
d' honorer Mireille en la demandant pour épouse.  
Monté sur la jument blanche, il vient, plein

de confiance, au mas des micocoules ; il  
rencontre Mireille lavant, comme Nausicaa, à la

p286

fontaine. " dieu ! Qu' elle était belle, trempant  
dans l' argent de l' écoulement de la source ses  
pieds au gué ! "

le dialogue entre le fier toucheur de boeufs  
et la jeune laveuse est à lui seul une  
idylle accomplie ; combien nous regrettons de  
ne pas le reproduire en entier ! Enfin l' amoureux  
propose à Mireille de le suivre au pays  
de la Camargue, où l' on entend la mer à travers  
les rameaux sonores des pins. " ils sont trop  
loin, vos pins, répond-elle. -prêtres et filles,  
réplique le bouvier, ne peuvent savoir  
jamais la patrie où ils iront manger leur pain  
un jour. " il me suffit de le manger avec celui  
que j' aime. Je ne demande rien de plus pour  
me sevrer de mon nid. -belle, alors, dit le  
bouvier, donnez-moi votre amour !

" je vous le donnerai, jeune homme, réplique  
Mireille ; mais, avant, ces orties porteront des  
grappes de raisins vermeils, votre bâton à trident  
de fer fleurira, ces collines de rocher  
s' amolliront comme de la cire, et l' on ira par  
mer au village des Beaux sur la roche au milieu  
des terres ! "

p287

chapitre XXI.

Humilié et irrité de ce refus, le bouvier remonte  
sur sa jument blanche et s' éloigne en ruminant sa  
vengeance.

Il rencontre malheureusement le pauvre fils  
du vannier, Vincent. " droit comme un roseau  
de la Durance, Vincent cheminait seul vers  
le mas des micocoules ; son visage éblouissait  
de bonheur, de paix et d' amour, en rêvant  
aux douces paroles que Mireille lui avait  
dites un matin parmi les mûriers. La brise  
molle de la mer lointaine s' engouffrait dans  
sa chemise enflée sur sa poitrine ; il marchait  
dans les galets pieds nus, léger et gai comme  
un lézard. "

il venait aussi de temps en temps aux micocoules,  
faisait, en imitant le chant d' un oiseau, le

signal de son arrivée à son amante. Le récit de leurs douces entrevues et de leurs chastes entretiens à travers le buisson, au clair de la lune, dépasse en naïveté et en fraîcheur tout ce que vous avez lu de Daphnis et de Chloé

p288

auprès de la fontaine. Longus est licencieux,  
Mistral est virginal dans son amour. Du  
paganisme au christianisme se mesure la distance  
entre les deux poèmes.

Chapitre XXII.

Le toucheur de boeufs soupçonne Vincent  
d' être la cause cachée de l' affront de Mireille ;  
il insulte grossièrement le beau vannier. Le  
combat remplit le cinquième chant. Vincent  
est laissé inanimé sur le sol. La vengeance  
divine, sous la forme d' une croyance populaire  
du pays, s' attache au meurtrier : il se noie  
dans le Rhône en traversant le fleuve avec son  
cheval pour repasser dans la Camargue. Les  
ballades allemandes n' ont rien de plus fantastique  
et de plus lugubre que ce passage du Rhône  
pendant une nuit d' orage. Ce sont des stances  
de *Lenora* . Ce poète du Midi a, quand il  
veut, les cordes surnaturelles et frissonnantes  
du nord.

Au sixième chant, Vincent inanimé est rencontré  
par trois garçons de ferme, qui le portent  
au mas des micocoules.

p289

" oh ! Quel spectacle ! Abandonné dans le  
désert des champs avec les étoiles pour compagnes,  
là le pauvre adolescent avait passé la  
nuit, et l' aube humide et claire, en frappant  
sur ses paupières, lui avait rouvert les yeux  
et ranimé la vie dans ses veines froides. "  
ici le poète, pour peindre le déchirement  
de coeur de Mireille à l' aspect de son amoureux  
baigné de sang, invoque toute la pléiade  
fraternelle des provençaux vivants, " Romanille  
le premier, Aubanel, Anselme, et toi, Ravan,  
qui confonds ton humble chanson avec celle  
des grillons bruns qui examinent ton hoyau  
quand il fend la glèbe ; et toi aussi,  
Adolphe Dumas, qui trempe ta noble lyre  
dans l' écume de notre Durance débordée ! "  
les chants d' Herminie et de Clorinde, dans  
la *Jérusalem délivrée* , n' ont pas de scènes plus  
pathétiques que ce retour du pauvre vannier  
entre les bras de sa fiancée en larmes. Par  
respect pour le père de Mireille et pour la  
réputation de la jeune fille, Vincent ne veut  
pas avouer la cause de sa blessure ; il l' attribue  
à un coup de son outil à lame acérée, qui,



en coupant un fagot d' osier, est venue percer la poitrine. Mireille elle-même ne soupçonne pas le pieux mensonge. Ici la scène amoureuse devient une scène des traditions superstitieuses du peuple de Provence. On porte l' infortuné vannier à la grotte des fées, dans le vallon d' enfer, pour qu' il soit guéri par les sorcières. Les poètes du pays s' extasient, selon nous, outre mesure sur ces légendes superstitieuses de Provence et sur les sorcelleries de la grotte des fées. Quant à nous, nous déchirerions ce chant tout entier sans rien regretter dans le poème. Les vers sont beaux et pittoresques, mais toutes ces fantasmagories sont refroidissantes pour le sentiment, fussent-elles dans Shakspeare ou dans Goethe : les fantômes n' ont pas de coeur. Mistral gagnerait à les supprimer. Il n' y a pas de sortilège qui vaille une touchante réalité. Chapitre XXIII. Au septième chant Vincent est guéri ; il travaille

tout pensif à côté de son vieux père, sur la porte de leur cabane, au bord du Rhône. Il avouait son amour timide au vieillard, qui refusait de croire à tant d' audace : " pendant que le vent de mer, courbeur puissant des peupliers, hurlait sur leurs têtes au-dessus de la voix du jeune homme ;  
" le Rhône, irrité par le vent, faisait, comme un troupeau de vaches, courir ses vagues troublées à la mer ; mais ici, entre les cépées d' osier qui faisaient abri et ombrage, une mare d' eau azurée, loin des ondes, mollement venait s' alentir.  
" des bièvres, le long de la grève, rongeaient de la saulaie l' écorce amère ; là-bas, à travers le cristal du calme continu, vous apercevez les brunes loures, errantes dans es profondeurs bleues, à la pêche des beaux poissons argentés.  
" au long balancement du vent berceur, le long de cette rive, les pendulines avaient suspendu leurs nids, et leurs petits nids blancs, tissus comme une molle robe, avec l' ouate qu' aux peupliers blancs l' oiseau, lorsqu' ils sont en fleur, dérobe, s' agitaient

aux rameaux d' aune et aux roseaux.

p292

" rousse comme une tortillade, une alerte  
jeune fille d' un large filet étendait les plis,  
trempés d' eau, sur un figuier. Les animaux  
de la rivière et les pendulines des oseraies  
n' avaient pas plus peur d' elle que des joncs  
tremblants.

" c' était Vincenette, soeur de Vincent, qui,  
cette jeune fille, revenait du pays d' Arles à la  
hutte de son père.

" pauvrette ! C' était la fille de maître Ambroise,  
Vincenette. Ses oreilles, personne encore  
ne les lui avait percées ; elle avait des  
yeux bleus comme des prunes de buisson et  
le sein à peine enflé ; épineuse fleur de  
câpre que le Rhône amoureux aimait à éclabousser.

" avec sa barbe blanche et rude qui lui tombait  
jusqu' aux hanches, maître Ambroise à  
son fils répondit : " écervelé, assurément tu  
dois l' être, car tu n' es plus maître de ta  
bouche ! -pour que l' âne se délicote, père,  
il faut que le pré soit rudement beau !

" mais à quoi bon tant de paroles ? Vous savez  
comme elle est ! Si elle était à Arles, les  
filles de son âge se cacheraient en pleurant,  
car après elle on a brisé le moule ! ... que

p293

répondrez-vous à votre fils quand vous saurez  
qu' elle m' a dit : *je te veux !* "

- " richesse et pauvreté, insensé, te répondront. "  
le père, supplié d' aller demander Mireille  
à sa famille, combat cette pensée comme un  
ridicule orgueil. " les cinq doigts de la main,  
dit-il, mon enfant, ne sont pas tous égaux.  
Le maître t' a fait lézard gris ; tiens-toi à ta  
place dans ta crevasse nue, bois ton rayon  
de soleil et rends grâce ! "

chapitre XXIV.

Rien n' y fait. Vincent insiste tellement que  
le père part pour aller sonder le coeur du père  
de Mireille. Il arrive un beau soir de moisson  
au domaine des micocoules. Il y a ici un  
demi-chant descriptif de la moisson, cette  
bénédiction de l' homme des champs, cette

fructification de la terre par la charrue, qu' il  
faudrait copier en lettres d' or comme un  
catéchisme des chaumières. Nous renonçons à  
l' abrégé ; chaque trait contribue au tableau ;  
c' est un

p294

tissu d' images dont on ne peut arracher un brin  
sans dégrader l' oeuvre.

" et les six mules, belles et luisantes, suivaient,  
sans détourner ni s' arrêter, le sillon ; elles  
semblaient, en tirant, comprendre elles-mêmes  
pourquoi il faut labourer la terre sans  
marcher trop lentement et sans courir, vers  
le sol baissant le museau, patientes, attentives  
à l' ouvrage, et le cou tendu comme un arc ! "  
ce demi-chant est rempli de stances semblables  
sur tous les phénomènes de la culture, de  
la lune, des saisons ; ce sont les géorgiques  
de la France méridionale, mais les géorgiques  
animées par la joie de l' amour et de la récolte,  
les géorgiques passionnées au lieu des  
géorgiques purement descriptives du Virgile de  
Mantoue. ô Delille, ô Saint-Lambert, ô  
Roucher ! Qu' êtes-vous devant les stances de ce  
septième chant de Mireille ?

Raymond refuse sa fille au vannier, à table,  
dans une scène de caractère digne de la plus  
haute comédie ; scène où le pathétique se mêle  
au comique, dans un entretien qu' avouerait  
Molière. L' insolence de l' aristocratie descend  
du palais à la chaumière, comme une passion

p295

inhérente au coeur humain, dont la forme  
change, mais dont le fond est immuable. Nul  
homme ne veut descendre, et tout homme veut  
monter : c' est la nature ; les institutions n' y  
font rien ; l' américain, qui ne reconnaît pas la  
noblesse du sang, adore la vile noblesse de l' or  
et s' insurge contre l' égalité de la couleur ; sa  
philosophie ne s' étend pas du blanc au noir.  
Le riche laboureur, dans *Mireille* , ne descend  
pas jusqu' au pauvre raccommodeur de corbeilles ;  
le père de Vincent est rudement congédié.  
Mireille, qui entend tout, dit à son père :  
" vous me tuerez donc, car c' est moi qui

l' aime ! -eh bien ! Vas-y, répond l' impitoyable  
père à sa fille ; vas-y, avec ton mendiant,  
courir les champs. Tu t' appartiens, pars !  
Bohémienne errante ; sur trois cailloux, avec  
la Chienne (nom d' une bohémienne de la  
contrée), va cuire ta gamelle sous la voûte  
d' un pont ! Souviens-toi de ma parole : tu  
ne le verras plus, ton vilain amoureux. "  
le vannier se venge à ces insultes en termes  
d' une dignité modeste, mais virile ; il  
rappelle ses campagnes en mer et sa probité  
intacte. Le laboureur lui répond qu' il a servi

p296

aussi sa patrie dans les camps, et qu' il a conquis  
après sa richesse à force de travail au soleil et  
à la pluie ; car la terre est telle, dit-il, qu' un  
arbre d' avelines (le noisetier) : " à qui ne la  
frappe pas à grands coups elle ne donne rien !  
Dans ma richesse on compterait les gouttes  
de sueur qui ont coulé de mes membres !  
Garde ton chien, je garde mon cygne ! "  
à ces mots le vannier reprit son sac et son  
bâton derrière la porte. Irus, dans Homère,  
n' est pas un mendiant plus noble ni plus  
touchant qu' Ambroise. Le coeur de Mireille  
rugit dans son sein.

Chapitre XXV.

" qui tiendra la forte lionne quand, de  
retour à son antre, elle n' y retrouve plus son  
lionceau ? Soudain, hurlante, légère et  
efflanquée, elle court sur les montagnes  
d' Afrique ; elle court pendant qu' un chasseur  
maure lui emporte son petit à travers les  
broussailles épineuses. "

p297

" qui vous tiendra, filles amoureuses ? Dans  
sa chambrette sombre, où la lune qui brille  
allonge sur le plancher son rayon, Mireille  
est dans son lit, couchée, qui pleure toute la  
nuitée avec son front dans ses mains jointes.  
Notre dame d' amour, dites-moi ce que je dois  
faire !

" ô sort cruel, qui m' accables d' ennuis ! ô  
père dur, qui me foules aux pieds, si tu  
voyais de mon coeur le déchirement et le

trouble, tu aurais pitié de ton enfant ! Moi,  
que tu nommes ta mignonne, tu me courbes  
aujourd' hui sous le joug comme si j' étais un  
poulain qu' on peut dresser au labour !  
" ah ! Que la mer ne déborde-t-elle, et dans  
la Crau que ne lâche-t-elle ses vagues !  
Joyeuse je verrais s' engloutir ce bien au  
soleil, seule cause de mes larmes ! Ou pourquoi,  
d' une pauvre femme, pourquoi ne suis-je  
pas née moi-même, dans quelque trou de  
serpent ! ... alors, alors, peut-être...  
" si un pauvre garçon me plaisait, si Vincent  
demandait (ma main), vite, vite on me  
marierait ! ... ô mon beau Vincent ! Pourvu  
qu' avec toi je pusse vivre et t' embrasser  
comme fait le lierre, dans les ornières j' irais

p298

boire. Le manger de ma faim serait tes doux  
baisers !  
" et pendant qu' ainsi dans sa couchette la  
belle enfant se désole, le sein brûlant de  
fièvre et frémissant d' amour, des premiers  
temps de ses amours pendant qu' elle repasse  
les charmantes heures et les moments si  
clairs, lui revient tout à coup un conseil  
de Vincent.  
" oui, s' écrit-elle, un jour que tu vins au  
mas, c' est bien toi qui me dis : " si jamais  
un chien enragé, un lézard, un loup ou un  
serpent énorme, ou toute autre bête errante,  
vous fait sentir sa dent aiguë, si le malheur  
vous abat, courez, courez aux Saintes ; vous  
aurez tôt du soulagement. "  
" aujourd' hui le malheur m' abat ; partons !  
Nous en reviendrons contente. "  
cela dit, elle saute, légère, de son petit drap  
blanc ; elle ouvre, avec la clef luisante, la  
garde-robe qui recouvre son trousseau, meuble  
superbe de noyer, tout fleuri sous le ciselet.  
" ses petits trésors de jeune fille étaient là :  
sa couronne, de la première fois qu' elle fit son  
bon jour (sa communion) ; un brin de lavande  
flétrie, un petit cierge usé, presque en entier,

p299

et bénit pour dissiper les foudres dans le

sombre éloignement.

" elle, avec un lacet blanc, d' abord se noue  
autour des hanches un rouge cotillon, qu' elle-même  
a piqué d' une fine broderie carrelée,  
petit chef-d' oeuvre de couture ; sur celui-là,  
d' un autre bien plus beau lestement elle s' attife  
encore.

" puis dans une casaque noire elle presse  
légèrement sa petite taille, qu' une épingle  
d' or suffit à resserrer ; par tresses longues et  
brunes ses cheveux pendent et revêtent comme  
d' un manteau ses deux épaules blanches ; mais  
elle en saisit les boucles éparses,

" vite les rassemble et les retrousse à pleine  
main, les enveloppe d' une dentelle fine et  
transparente ; et, une fois les belles touffes  
ainsi étreintes, trois fois gracieusement elle  
les ceint d' un ruban à teinte bleue, diadème  
arlésien de son front jeune et frais.

" elle attacha son tablier ; sur le sein, de son  
fichu de mousseline elle se croise à petits  
plis le virginal tissu. Mais son chapeau de  
provençale, son petit chapeau à grandes ailes pour  
défendre des mortelles chaleurs, elle oublia,  
par malheur, de s' en couvrir la tête...

p300

" cela fini, l' ardente fille prend à la main sa  
chaussure ; par l' escalier de bois, sans faire de  
bruit, descend en cachette, enlève la barre  
pesante de la porte, se recommande aux bonnes  
saintes, et part, comme le vent, dans la nuit  
qui transit le coeur.

" c' était l' heure où les constellations aux  
nautonniers font beau signe. De l' aigle de saint  
Jean, qui vient de se jucher aux pieds de son  
évangéliste, sur les trois astres où il réside,  
on voyait clignoter le regard. Le temps était  
serein et calme et resplendissant d' étoiles.

" et dans les plaines étoilées, précipitant ses  
roues ailées, le grand char des âmes, dans les  
profondeurs célestes du paradis prenait la  
montée brillante, avec sa charge bienheureuse ;  
et les montagnes sombres regardaient passer le  
char volant.

" Mireille allait devant elle, comme jadis  
Maguelonne, celle qui chercha si longtemps,  
éplorée, dans les bois, son ami Pierre De  
Provence, qui, emporté par la fureur des  
flots, l' avait laissée abandonnée.

" cependant, aux limites du terroir cultivé,

et dans le parc où se rassemblent les brebis,  
les pâtres de son père allaient traire déjà, et

p301

les uns, avec la main, tenant les brebis par le museau, immobiles devant les abris-vent, faisaient teter les agneaux bruns. Et sans cesse on entendait quelque brebis bêlant...

" d' autres chassaient les mères qui n' ont plus d' agneau vers le trayeur. Dans l' obscurité, assis sur une pierre, et muet comme la nuit, des mamelles gonflées celui-ci exprimait le bon lait chaud ; le lait, jaillissant à longs traits, s' élevait dans les bords écumeux de la seille, à vue d' oeil.

" les chiens étaient couchés, tranquilles ; les beaux et grands chiens, blancs comme des lis, gisaient le long de l' enclos, le museau allongé dans les thymes. Silence tout à l' entour, et sommeil, et repos dans la lande embaumée ; le temps était serein et calme et resplendissant d' étoiles.

" et, comme un éclair, à ras des claies Mireille passe ; pâtres et brebis, comme lorsque leur courbe la tête un soudain tourbillon, s' agglomèrent. Mais la jeune fille : " avec moi aux Saintes-Maries nul ne veut venir d' entre les bergers ? " et devant eux elle fila comme un esprit.

" les chiens du *mas* la reconnurent, et du



repos ne bougèrent. Mais elle, des chênes nains  
frôlant les têtes, est déjà loin, et sur les  
touffes des panicauts, des camphrées, ce perdreau  
de fille vole, vole ! Ses pieds ne touchaient pas  
le sol ! "

chapitre XXVI.

Tout le commencement de ce chant est de  
l' Arioste dans ses plus beaux moments, tout  
le reste est du Tasse ; la fuite d' Herminie dans  
la nuit n' est pas si furtive et si accentuée de  
beaux détails.

ô jeune homme de Maillane, tu seras l' Arioste  
et le Tasse quand tu voudras, comme tu as  
été homérique et virgilien quand tu l' as  
voulu, sans y penser !

Chapitre XXVII.

Mais n' allons pas plus avant : nous enlèverions  
aux lecteurs futurs de ce poète des chaumières  
l' intérêt qui s' attache à tout dénoûment.

Laissons-leur la curiosité, ce viatique des longues

p303

routes dans la lecture comme dans le drame.

Ce dénoûment est triste comme deux lis  
couchés dans la même vase après un débordement  
du Rhône dans les jardins de la Crau.

En ceci le poète nous semble manquer de cette  
habileté manuelle de composition qui a manqué  
à Virgile dans l' *énéide* , et qui n' a manqué  
jamais ni au Tasse ni à l' Arioste. Mais,  
si la composition pouvait être plus riche de  
combinaisons dramatiques, la poésie ne pouvait  
pas être plus neuve, plus pathétique, plus  
colorée, plus saisissante de détails. Cela est  
écrit dans le coeur avec des larmes, comme dans  
l' oreille avec des sons, comme dans les yeux  
avec des images à chaque strophe le souffle  
s' arrête dans la poitrine et l' esprit se repose  
par un point d' admiration ! L' écho de ces strophes  
est un perpétuel applaudissement de l' âme  
et de l' imagination qui vous suit de la première  
jusqu' à la dernière strophe, comme, en  
marchant dans la grotte sonore de Vaucluse,  
chaque pas est renvoyé par un écho, chaque  
goutte d' eau qui tombe est une mélodie.

Ah ! Nous avons lu, depuis que nos cheveux  
blanchissent sur des pages, bien des poètes de  
toutes les langues et de tous les siècles. Bien

des génies littéraires morts ou vivants ont évoqué dans leurs oeuvres leur âme ou leur imagination devant nos yeux pendant des nuits de pensive insomnie sur leurs livres ; nous avons ressenti, en les lisant, des voluptés inénarrables, bien des fêtes solitaires de l' imagination.

Parmi ces grands esprits, morts ou vivants, il y en a dont le génie est aussi élevé que la voûte du ciel, aussi profond que l' abîme du coeur humain, aussi étendu que la pensée humaine ; mais, nous l' avouons hautement, à l' exception d' Homère, nous n' en avons lu aucun qui ait eu pour nous un charme plus inattendu, plus naïf, plus émané de la pure nature, que le poète villageois de Maillane.

Nous ne sommes pas fanatique cependant de a soi-disant démocratie dans l' art ; nous ne croyons à la nature que quand elle est cultivée par l' éducation ; nous n' avons jamais goûté avec un faux enthousiasme ces médiocrités rimées sur lesquelles des artisans dépayés dans les lettres tentent trop souvent, sans génie ou sans outils, de faire extasier leur siècle ; excepté *Jasmin*, un grand épique, mais qui a trop bu l' eau de la Garonne au lieu de l' eau du Mèlès ; excepté *Reboul, de Nîmes* , qui

est né classique et qui semble avoir été baptisé dans l' eau du Jourdain, le fleuve des prophètes, au lieu du Rhône, le fleuve des trouvères, nous n' avons vu, en général, que des avortements dans cette poésie des ateliers. Que chantent-ils, ceux qui ne voient la nature que dans la guinguette ? Il pourrait en sortir des Béranger ; mais des Homère et des Théocrite, non !

Ces génies ne poussent qu' en plein air, ou en plein champ, ou en pleine mer : Vénus était fille de l' onde. La grande poésie est de même race que la grande beauté : elle sort de la mer. Chapitre XXVIII.

Or pourquoi aucune des oeuvres achevées cependant de nos poètes européens actuels (y compris, bien entendu, mes faibles essais), pourquoi ces oeuvres du travail et de la méditation n' ont-elles pas pour moi autant de charme que cette oeuvre spontanée d' un jeune laboureur de Provence ? Pourquoi chez nous (et je

comprends dans ce mot nous les plus grands  
poètes métaphysiques français, anglais ou  
allemands du siècle, Byron, Goethe, Klopstock,

p306

Schiller, et leurs émules), pourquoi, dans les  
oeuvres de ces grands écrivains consommés,  
la sève est-elle moins limpide, le style moins  
naïf, les images moins primitives, les couleurs  
moins printanières, les clartés moins  
sereines, les impressions enfin qu' on reçoit  
à la lecture de leurs oeuvres méditées moins  
inattendues, moins fraîches, moins originales,  
moins personnelles, que les impressions qui  
jaillissent des pages incultes de ces poètes  
des veillées de la Provence ? Ah ! C' est que  
nous sommes l' art et qu' ils sont la nature ;  
c' est que nous sommes métaphysiciens et qu' ils  
sont sensitifs ; c' est que notre poésie est  
retournée en dedans et que la leur est déployée  
en dehors ; c' est que nous nous contemplons  
nous-mêmes et qu' ils ne contemplent que Dieu dans  
son oeuvre ; c' est que nous pensons entre des  
murs et qu' ils pensent dans la campagne ; c' est  
que nous procédons de la lampe et qu' ils procèdent  
du soleil. Oui, il faut finir cet entretien  
par le mot qui l' a commencé : il y a une vertu  
dans le soleil ! Sur chaque page de ce livre de  
lumière il y a une goutte de rosée de l' aube qui  
se lève, il y a une haleine du matin qui souffle,  
il y a une jeunesse de l' année qui respire,

p307

il y a un rayon qui jaillit, qui chauffe, qui  
égaye jusque dans la tristesse de quelques  
parties du récit. Ces poètes du soleil ne pleurent  
même pas comme nous ; leurs larmes brillent  
comme des ondées pleines de lumière, pleines  
d' espérance, parce qu' elles sont pleines de  
religion. Voyez Reboul, dans son enfant mort  
au berceau ! Voyez Jasmin dans son fils de  
maçon tué à l' ouvrage ou dans son aveugle !  
Voyez Mistral dans sa mort des deux amants !  
" et, pendant qu' aux lieux où Mireille vivait  
ils se frapperont leurs fronts sur la terre de  
regrets et de remords, elle et moi, enveloppés  
d' un serein azur sous les eaux tremblotantes ;

oui, moi et toi, ma toute belle, dans  
une étreinte enivrée, à jamais et sans fin  
nous confondrons, dans un éternel embrassement,  
nos deux pauvres âmes ! "

" et le cantique de la mort résonnait là-bas  
dans la vieille église, etc., etc. "

chapitre XXIX.

Voilà la littérature villageoise trouvée, grâce  
et gloire à la Provence ! Voilà des livres tels  
qu' il en faudrait au peuple de nos campagnes

pour lire à la veillée après les sueurs du jour,  
au bruit du rouet qui dévide la soie du midi  
ou du peigne à dents de fer qui démêle le chanvre  
ou la laine du nord ! Voilà de ces livres  
qui bénissent et qui édifient l' humble foyer où  
ils entrent ! Voilà de ces épopées sur lesquelles  
les grossières imaginations du peuple inculte se  
façonnent, se modèlent, se polissent, et font  
passer avec des récits enchanteurs, de l' aïeul à  
l' enfant, de la mère à la fille, du fiancé à  
l' amante, toutes les bontés de l' âme, toutes les  
beautés de la pensée, toutes les saintetés de  
tous les amours qui font un sanctuaire du foyer  
du pauvre ! Ah ! Qu' il y a loin d' un peuple  
nourri par de telles épopées villageoises à ce  
pauvre peuple suburbain de nos villes, assis les  
coudes sur la table avinée des guinguettes, et  
répétant à voix fausse ou un refrain grivois de  
Béranger (digne d' un meilleur sort), ou un  
couplet équivoque de Musset (digne de meilleure  
oeuvre), ou un gros rire cynique d' Heyne, ce  
Diogène de la lyre, ricaneur et corrupteur de  
ce qui mérite le plus de respect ici-bas, le  
travail et la misère !

Quant à nous, si nous étions riche, si nous  
étions ministre de l' instruction publique, ou si

p309

nous étions seulement membre influent d' une  
de ces associations qui se donnent charitablement  
la mission de répandre ce qu' on appelle  
les bons livres dans les mansardes et dans les  
chaumières, nous ferions imprimer à six millions  
d' exemplaires le petit poème épique dont nous  
venons de donner dans cet entretien une si  
brève et si imparfaite analyse, et nous l' enverrions  
gratuitement, par une nuée de facteurs  
ruraux, à toutes les portes où il y a une mère  
de famille, un fils, un vieillard, un enfant  
capable d' épeler ce catéchisme de sentiment, de  
poésie et de vertu, que le paysan de Maillane  
vient de donner à la Provence, à la France et  
bientôt à l' Europe. Les hébreux recevaient la  
manne d' en haut, cette manne nous vient d' en  
bas ; c' est le peuple qui doit sauver le peuple.  
Chapitre XXX.

Quant à toi, ô poète de Maillane, inconnu  
il y a quelques jours aux autres et peut-être  
inconnu à toi-même, rentre humble et oublié  
dans la maison de ta mère ; attelle tes quatre

taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la  
charrue comme tu faisais hier ; bêche avec ta

p310

houe le pied de tes oliviers ; rapporte pour tes  
vers à soie, à leur réveil, les brassées de feuilles  
de tes mûriers ; lave tes moutons au printemps  
dans la Durance ou dans la Sorgue ; jette là la  
plume et ne la reprends que l' hiver, à de rares  
intervalles de loisir, pendant que la *Mireille*  
que le ciel te destine sans doute étendra la  
nappe blanche et coupera les tranches du pain  
blond sur la table où tu as choqué ton verre  
avec Adolphe Dumas, ton voisin et ton précurseur.  
On ne fait pas deux chefs-d' oeuvre dans  
une vie ; tu en as fait un : rends grâce au  
ciel et ne reste pas parmi nous : tu manquerais  
le chef-d' oeuvre de ta vie, le bonheur dans la  
simplicité. Vivre de Peu ! Est-ce donc peu que  
le nécessaire, la paix, la poésie et l' amour ?  
Oui, ton poème épique est un chef-d' oeuvre ;  
je dirai plus, il n' est pas de l' occident, il est  
de l' rien ; on dirait que, pendant la nuit,  
une île de l' Archipel, une flottante Délos s' est  
détachée de son groupe d' îles grecques ou  
ioniennes, et qu' elle est venue sans bruit  
s' annexer au continent de la Provence embaumée,  
apportant avec elle un de ces chantres divins  
de la famille des Mélésgènes. Sois le bienvenu  
parmi les chantres de nos climats ! Tu es d' un

p311

autre ciel et d' une autre langue, mais tu as  
apporté avec toi ton climat, ta langue et ton  
ciel ! Nous ne te demandons pas d' où tu viens  
ni qui tu es : *tu marcellus eris !*  
un été j' étais à Hyères, cette langue de terre  
de ta Provence que la mer et le soleil caressent  
de leurs flots et de leurs rayons, comme un cap  
avancé de Chio ou de Rhodes ; là les palmiers  
et les aloès d' Idumée se trompent de ciel et de  
terre : ils se croient, pour fleurir, dans leur  
oasis natale. Le soir, mon ami M Messonnier,  
poète, écrivain et philosophe retiré sous sa  
treille et sous son figuier dans la petite maison  
de Massillon, un des prophètes de Luis XIV,  
me fit faire le tour de la ville. Il me conduisit  
au soleil couchant dans un jardin bien exposé  
au midi et à la brise de mer ; les aloès et les  
palmiers y germent et y fructifient en pleine terre.  
Je me crus transporté dans une oasis de Libye.  
On sait que l' aloès ne fleurit que tous les  
vingt-cinq ans et qu' il meurt après avoir répandu  
dans un effort suprême son âme embaumée

dans les airs ; il y en avait un dans ce petit  
jardin dont on attendait la floraison d' un  
moment à l' autre.  
Or, par une heureuse coïncidence, ce rare

p312

phénomène végétal semblait nous avoir attendus  
pour s' accomplir sous nos yeux. Au moment  
où le soleil touchait la mer, la tige de l' arbre,  
dont la sève est de l' encens, sortit tout à coup  
de ses noeuds gonflés de vie comme un glaive  
qu' une main robuste tire du fourreau pour le  
faire reluire au soleil, et la fleur d' un quart de  
siècle éclata au sommet de la tige dans un  
bruyant épanouissement semblable à l' explosion  
végétale d' un obus qui sort du mortier.

Les oiseaux couchés sur les arbustes voisins  
s' envolèrent d' épouvante, et le parfum, cette  
âme de la fleur, embauma longtemps tout le  
golfe.

ô poète de Maillane, tu es l' aloès de la  
Provence ! Tu as grandi de trois coudées en un  
jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans ; ton âme  
poétique parfume Avignon, Arles, Marseille,  
Toulon, Hyères et bientôt la France ; mais, plus  
heureux que l' arbre d' Hyères, le parfum de  
ton livre ne s' évaporerà pas en mille ans.  
J' espère que mes lecteurs me pardonneront  
cette digression. Nous allons revenir à  
l' Allemage.